

tout à l'heure, le docteur, qui a longtemps habité Venise, reconnu que c'était une bague de mort. Cet instrument singulier, dont on faisait usage en Italie au beau temps de l'empoisonnement, c'est-à-dire vers le milieu du XVII^e siècle, se compose de deux griffes de lion fabriquées avec l'acier le plus tranchant.

Ces deux griffes se plaçaient dans l'intérieur de la main droite; elles tenaient aux doigts par des bagues. Les griffes suivaient la direction des deux doigts du milieu; elles étaient profondément rayées et dans les rainures on plaçait un poison violent.

Dans une foule, au bal, par exemple, on saisissait avec une apparence de galanterie la main nue de la femme dont on voulait se venger; en la serrant et en retirant le bras on déchirait légèrement l'épiderme, et le poison était inoculé. Le lendemain au matin, la victime était trouvée morte dans son lit.

Malgré le temps, le toxique desséché dans les rainures de la bague avait gardé son énergie à tel point, qu'il a failli causer la mort du sieur R.

— Le sieur M..., négociant, avait obtenu la concession de travaux à faire exécuter dans les prisons. Sa raison, d'abord très secondaire, prit une assez grande importance. Il faisait fabriquer par les prisonniers des porte monnaie qu'il vendait en France et à l'étranger.

Il y a trois ans environ, un de ses employés fut vu par un de ses camarades au moment où il plongeait sa main dans la caisse. Celui-ci lui reprochait son indélicatesse:

— C'est vrai, mais je trouve qu'il nous paie trop chichement, et je prends un petit supplément. Pourquoi n'en faites-vous pas autant?

Celui-ci repoussa d'abord cette proposition, peu à peu, il céda et finit par s'associer à ces vols. Des scènes à peu près semblables se passèrent entre eux et d'autres employés, et un jour arriva où tout le personnel, au nombre de onze commis, trempait dans ce complot contre la fortune du patron.

D'abord, ils allaient tous à tour de rôle puiser à la caisse. Le premier auteur de ces vols persuada à ses camarades de le laisser agir seul: Je prendrai ce qu'il faudra prendre, et je ferai les parts. De plus, comme je tiens les livres, je combinerai les écritures de telle sorte qu'on ne pourra s'apercevoir de rien.

Ce plan fut adopté et exécuté avec tant d'habileté, que pendant trois ans, grâce à la disposition des écritures et au grand mouvement d'affaires de la maison, le patron ne conçut pas le moindre soupçon; mais récemment, il lui prit envie de connaître le chiffre de ses bénéfices.

Il commença donc, avec l'aide de sa femme, un état de sa situation, et bientôt ils restèrent l'un et l'autre confondus de surprise en s'apercevant qu'au lieu de brillants résultats, il n'avait à relever qu'un triste déficit. Ils pensèrent qu'il y avait là dessous une friponnerie adroitement combinée.

Le commissaire de police averti commença immédiatement une enquête et ne tarda pas à réunir une masse de preuves devant lesquelles le commis infidèle pressé de questions finit par faire des aveux. Ses révélations entraînaient successivement celles des autres coupables et, à la suite de leur interrogatoire, les onze commis furent arrêtés et conduits à la Préfecture.

— Une scène comique a beaucoup égayé les amateurs qui se pressaient autour du palais des singes, au Jardin-des-Plantes. Un chat, poussé par la plus déplorable fatalité, se trouva tout à coup au milieu des habitants de l'endroit; Raton à la vue des Bertrand qui s'avançaient de toutes parts, fit bonne contenance; mais comme la retraite lui était fermée, force lui fut de jouer de la patte et des griffes. Il y eut des égratignures... mais malheureusement le gros orang outang saisit le pauvre chat par le cou, et, le plaçant le museau sur le plancher, le serra entre ses jambes et se mit à lui rogner les griffes avec ses dents. Raton criait bien comme un chat qu'on écorche, mais Bertrand n'en continua pas moins sa opération, et à chaque ongle qu'il rogna, il avait l'attention de se frotter le visage avec la patte de la victime, afin, sans doute, de s'assurer qu'elle n'était plus en état de nuire. Le supplice ne cessa qu'à l'arrivée des gardiens.

— Le Journal de l'Oise rend compte d'un immense incendie qui a dévoré mercredi la manufacture de tapis de MM. Cavet et Alexis, à Beauvais:

L'alarme fut promptement donnée et par un trait de présence d'esprit que le désordre et l'étourdissement de parcelles circonstances ne permettent pas toujours, les robinets de la machine à vapeur avaient été immédiatement ouverts et la vapeur lâchée. Peut-être a-t-elle contribué à sauver la construction particulière où elle était enfermée, seule partie de la manufacture qui ait été conservée. En tous cas, on frémit à l'idée des dangers qui pouvaient suivre l'explosion de la machine et la chute de son énorme cheminée au milieu d'un nombre considérable de travailleurs qui se pressaient autour des bâtiments incendiés.

A cette exception près, la manufacture entière a été la proie des flammes. Des circonstances heureuses en ce désastre ont empêché que le feu ne gagnât les maisons voisines, ce qui eût été un malheur incalculable. Ce quartier est un des plus pauvres de la ville; les habitations sont vieilles, toutes en bois à découvert. Si le vent, qui chassait les flammes du côté du boulevard, les eût poussées vers les maisons, à la

perte de l'usine il faudrait ajouter aujourd'hui celle de tout le pâté de maisons environnantes.

Une construction importante se trouvait adossée à l'un des bâtiments en flammes: c'est le magasin d'habillements du quartier Saint-François. Ce bâtiment a couru le plus grand danger, la toiture est même entamée. Aussi, pendant que du côté du feu on travaillait avec ardeur à conjurer l'incendie, les hussards, logés dans la caserne, mettaient-ils autant de zèle à déménager ce magasin. On en doit la conservation au courage des sapeurs-pompiers.

On ignore la cause de cet incendie. Le feu a pris dans un magasin où se trouvaient des peluches et du phormium, espèce de gros fil servant à la trame des tapis. Quelques personnes pensent qu'un ouvrier ayant été obligé d'aller le soir, sur les neufs heures, dans ce magasin avec une chandelle, une flammèche a pu s'échapper et le feu a pu couvrir ainsi jusqu'à près de minuit; d'autres croient qu'il y a eu combustion spontanée de laines échauffées.

La perte est considérable, mais la manufacture était assurée à deux compagnies. Le chiffre n'est pas encore fixé.

— On écrit d'Alger, sous la date du 6 octobre, au *Sémaphore* de Marseille, du 10:

On attend avec impatience le commencement des grands travaux décrétés et qui doivent donner à l'Algérie une existence presque nouvelle. Tout notre avenir commercial, en effet, et l'industrie dépendent, en grande partie de la prompt exécution des chemins de fer et plus particulièrement des travaux qui doivent être exécutés à Alger, tels que le boulevard de l'Impératrice et autres.

Il régnait depuis le 1^{er} octobre un temps affreux sur nos côtes. Heureusement, jusqu'à ce jour, sauf le naufrage du navire le *Solide*, à Cherchel, la nouvelle d'aucun sinistre n'est encore parvenue à Alger.

La pluie ne cesse de tomber par grains et par rafales; on espère cependant que le temps ne tardera pas à se remettre au beau, la saison des pluies n'étant pas encore arrivée.

La pose du câble électrique en est toujours au même point; le câble a pu être fixé en terre à Mahon, où une station provisoire a été établie. Cette station correspond avec celle de la Salpêtrière, à Alger.

Expédition de Chine.

On écrit du mouillage de Tche-fou, le 25 juillet, à la *Patrie*:

Je vous ai parlé dans une de mes précédentes lettres de la visite faite le 11 juillet à notre général en chef par sir Hope Grant, général en chef de l'armée anglaise, venu de Ta-lien-hwang pour conférer sur les dernières mesures à prendre avant de commencer les hostilités.

Le 13, le général de Montaban, pour répondre à la courtoisie du général Hope Grant, s'embarquait sur le *Forbin*, accompagné du vice-amiral Charner. Le même jour, vers onze heures, ils débarquaient à Olyn-bay, au bruit de l'artillerie saluant la bienvenue des officiers généraux français, au-devant desquels s'étaient rendus lord Elgin, sir Hope Grant, M. Crofton, brigadier général de l'artillerie et de la cavalerie; sir John Michel, major général de la 1^{re} division; M. Napier, major général de la 2^{me} division, suivis d'un nombreux état-major.

Par les ordres du général anglais, toute la division de cavalerie et d'artillerie était rangée en bataille sur la plage. C'étaient d'abord les dragons de la garde du Roi, formant la droite, puis deux escadrons de sikhs (cavalerie indienne), commandée par les capitaines Probyn et Fane, et formant le centre; enfin à l'extrême gauche, une batterie d'artillerie (canons et carabines rayés — Armstrong-Sguns). Toutes ces troupes parfaitement alignées sur le rivage présentaient un aspect imposant; un soleil splendide inondait le paysage de ses rayons et faisait briller au loin les broderies d'or et d'argent; les costumes un peu sévères de l'artillerie faisaient contraste avec l'habit rouge des dragons du Roi, la tunique et le turban gris bleu de la compagnie Probyn, le turban rouge et la tunique bleu ciel de la compagnie Fane, et en faisaient ressortir les vives couleurs.

Les généraux français et anglais, suivis d'un brillant et nombreux état-major, tous montés sur de magnifiques chevaux arabes, traversèrent la double haie des troupes et allèrent prendre position sur une éminence, située à peu de distance, afin de mieux voir le défilé des troupes, qui commença aussitôt.

Nous avons beaucoup admiré la remarquable tenue des dragons du Roi qui semblaient parader au camp d'Aldershoot, et la bonne composition de l'artillerie; mais ce qui a surtout attiré notre attention, c'est la cavalerie légère des sikhs, qui, par la beauté de ses chevaux, l'originalité de ses costumes, la précision de ses manœuvres et la souplesse de ses mouvements, nous a rappelé notre cavalerie légère d'Afrique.

Par leur manière d'être et leur armement, les sikhs ont beaucoup d'analogie avec les spahis d'Algérie et les cosaques de Russie; ils sont armés d'un sabre, d'une paire de pistolets et d'une grande lance accrochée comme celle de nos lanciers de France. La plupart sont grands et minces, forts et robustes, agiles et braves; ils sont d'une sobriété extrême et d'une conduite exemplaire. Dans l'armée des Indes, on se sert d'eux principalement dans le service des avant-postes, et à la fin des combats pour achever la déroute de l'ennemi. J'ai pris un véritable plaisir à voir ces 1,000 à 1,200 Indiens montés

d'une manière remarquable, et j'ai la persuasion que ces dignes alliés nous seront d'un grand secours dans l'expédition difficile que nous allons entreprendre.

Pour nous donner une idée de l'habileté de ces cavaliers, le général Hope Grant, à peine le défilé des troupes terminé, fit commencer les joutes et exercices d'adresse.

Les sikhs se firent surtout applaudir dans l'exercice de la cheville: on enfonça une cheville de bois solidement en terre, en n'en laissant paraître que cinq centimètres environ au-dessus du sol; le cavalier lance son cheval à fond de train et doit enlever la cheville à la pointe de sa lance. Il faut pour cet exercice un bon cheval et un habile cavalier doué d'un poignet vigoureux et d'une grande sûreté de coup d'œil; la dextérité du jouteur se voit à la facilité avec laquelle il enlève la cheville avec sa lance après avoir décrit trois ou quatre cercles au-dessus de sa tête.

Les commandants Probyn et Fane s'élançaient les premiers, mais sans succès, emportés par la fougue de leurs chevaux qu'ils pouvaient à peine maîtriser. Ils furent suivis aussitôt par un Sikh, qui s'élança de toute la vitesse de son cheval, qu'il excitait par des cris sauvages, et qui, après avoir décrit plusieurs moulinets avec sa lance, enleva la cheville avec une grâce et une adresse remarquable, aux applaudissements de tous. Bientôt officiers, sous-officiers et soldats se mirent de la partie; ce fut une course furibonde pendant laquelle chacun rivalisa d'adresse; les vainqueurs de la joute passaient devant nous en tenant haut la lance au fer de laquelle était attachée la cheville.

Après cet exercice, et sans doute pour nous montrer leur habileté au sabre, les commandants Probyn et Fane firent enfoncer légèrement en terre une baguette sur laquelle on planta un morceau de concombre; alors ces officiers, mettant leur cheval au galop, enlevèrent l'un après l'autre des tranches sans même faire vaciller la baguette. J'ai remarqué que ces officiers de même que les cavaliers qu'ils commandent, ne portent pour leurs sabres que des fourreaux de bois; leurs armes sont de véritables rasoirs d'une trempe excellente, qui, maniés par de pareils hommes, doivent être terribles et meurtrières.

L'annonce du tir des Armstrong-Sguns (carabines) fit courir tout le monde sur la plage. Le général de Montaban et les officiers de son état-major examinèrent avec attention les armes de précision que leur présentait le capitaine Brabazon, de l'artillerie royale, officier distingué et instruit. On prit pour but un petit arbre, dont on s'éloigna de neuf cents mètres et le tir commença. Dès le premier coup l'effet fut remarquable, une coquille à percussion éclata six pieds plus loin que l'arbre avec une explosion épouvantable, et coupa une centaine de branches de diverses grosseurs; une seconde coquille éclata à sept ou huit pieds au-dessus de l'arbre (plusieurs coups furent suivis d'un succès complet, et l'arbre, but désigné, fut haché en morceaux. La puissance de ce système de projectiles à percussion est des plus grandes et ses effets sont terribles. Je suis porté à croire que de tels projectiles lancés dans les bataillons chinois y produiront une véritable épouvante.

Après ces exercices divers nous nous rendîmes au quartier-général où un grand repas nous attendait, et le soir même nous nous embarquâmes sur le *Forbin*, qui nous ramenait à notre camp de Tche-fu.

Nous recevons d'un correspondant obligeant et compétent, dit un journal, les utiles renseignements qui suivent et qui devraient être lus avec attention, sur l'emploi des sels de cuivre pour verdir les conserves alimentaires:

« On dirait qu'un mauvais génie, le génie de l'ignorance, pousse certains commerçants à empoisonner les marchandises qu'ils préparent pour les livrer à la consommation. Les uns rendent insalubres, à l'aide du cuivre, les prunes à l'eau-de-vie, afin de les rendre plus vertes; d'autres emploient les préparations cuivreuses pour donner aux cornichons une couleur qui n'est pas la leur; d'autres colorent par le même procédé des haricots, des petits pois, etc., pour plaire aux consommateurs. »

Nous sommes certain que beaucoup de personnes font usage de ce procédé dangereux, sans se douter qu'elles s'exposent, en mettant en vente ces préparations, et qu'elles sont passibles, d'après la loi du 28 mars 1851, de poursuites correctionnelles entraînant la condamnation à une amende qui peut s'élever jusqu'à 500 francs et même à un emprisonnement de trois mois à deux ans. »

Nous recommandons aux personnes qui ont des ameublements à acheter ou à faire faire, la maison *VIÈGE rue du Faubourg-Saint-Antoine, N° 56, à Paris*. On est toujours sûr de trouver dans les magasins de cette maison un choix de mobiliers en acajou, en palissandre et en bois de rose; des meubles de salle à manger, des buffets, des tables, des chaises et fauteuils nouveaux modèles.

LA MAISON VIÈGE se recommande également par les soins qu'elle apporte à la bonne fabrication de ses meubles, et par la loyauté avec laquelle elle traite les affaires.

N'ayant point à supporter les frais d'une boutique, ce fabricant peut fournir des meubles d'une qualité supérieure à des prix avantageux. (2175—6329)

LE ZOUAVE-TRAPPISTE.

(Historique).

Asile de l'oubli, de la paix et des larmes,
Reçois un vieux soldat qui vient vers toi sans armes,
Le front cicatrisé, le cœur plein de remords;
Un zouave, enivré par le bruit de la gloire,
Dont les bras vigoureux entraînaient la victoire
Sur les plateaux d'Alma, d'Inkermann... sombres bords.
Où dorment des héros qui vivront dans l'histoire!
A mon âme troublée, il faut la paix des morts.

J'ai passé dans les camps une vie agitée:
Alger, nouvel Eden, sur ma fougue attristée
Secoua bien souvent le parfum de ses fleurs.
Lentement j'ai vidé la coupe de l'orgie,
Et j'ai vu que le fond n'était que léthargie;
Je cherchais le plaisir, et j'ai trouvé des pleurs.
Le bonheur, ô mon Dieu, n'est pas dans cette vie.
Quel mortel ici-bas fut exempt de douleurs?

Ce signe de l'honneur, cette croix glorieuse,
Qu'attacha sur mon sein une main généreuse,
Je veux la déposer sur tes autels sacrés,
Et recevoir, Seigneur, celle de l'espérance,
Qui me retracera ta cruelle souffrance,
Ton visage sanglant, tes membres torturés,
Ton corps brisé, meurtri, malgré ton innocence;
Et mes pleurs couleront sur tes pieds adorés.

Quel est ce bruit lointain qui trouble ma prière?
Écoutez ces accents d'une marche guerrière...
Zouaves, c'est la vôtre!!! O ciel, secourez-moi!
Ces clairons belliqueux apportent dans mon âme
Je ne sais quel poison qui m'enivre et m'enflamme.
... J'ai de mon glaive aigu brisé l'illustre lame,
Afin de vivre en paix à l'ombre de ta loi.

L. JAUBERT.

Pour tous les articles non signés, J. Rebourg.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Produits de la semaine du 30 septembre au 6 octobre 1860.

Nombre de voyageurs, 181,691.
Produit des voyageurs. 506,285 25
Bagages, marchandises, etc. 807,869 22
Produit total. 1,314,154 47

Semaine correspondante de 1859.

Nombre de voyageurs, 195,804.
Produit des voyageurs. 483,947 20
Bagages, marchandises, etc. 812,549 53
Produit total. 1,296,496 73

Différence en plus pour 1860. 17,657 74
Soit: 1 36 %.

Produit par kilomètre.

1860 — 964 kilomètres exploités. 1,363 24
1859 — 964 idem 1,344 91

Différence en plus pour 1860. 18 33
Soit: 1 36 %.

Produit total du 1^{er} (1860. 45,429,431 04
janvier au 6 octobre.. (1859. 42,892,043 25

Différence en plus pour 1860. 2,537,387 79
Soit: 6 91 %.

Section de Paris à Sevran.

(Nouveau réseau).

Produits de la semaine du 30 septembre au 6 octobre 1860.

Nombre de voyageurs, 2,851.
Produit des voyageurs. 3,148 10
Bagages, marchandises, etc. 83 75
Produit total. 3,231 85

Produit par kilomètre.

18 kilomètres exploités. 173 99

Produit total du 4 juin au 6 octobre 1860. 51,533 08

En vente au bureau du journal:

DEUX DISCOURS

SUR

L'ÉDUCATION POPULAIRE

PAR A. FAIDHERBE.

Prix: 25 centimes.

EN VENTE CHEZ J. REBOUX,

20, Rue Neuve:

LIVRETS

DE

Location des Maisons

5 FR. LE CENT.

ENCRE STEPHENSON

L'ENCRE STEPHENSON est la seule qui soit employée avec succès pour toutes les écritures et dans les administrations. Elle est d'une fixité inaltérable.

L'ENCRE STEPHENSON est inimitable, elle ne contient aucun acide et n'altère pas les plumes métalliques.

Seul dépôt chez J. Rebourg, 20, rue Neuve, à Roubaix.